

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
80, rue du XXI^e Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Samedis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 8 fr. —

VERS LA VICTOIRE !

L'avance victorieuse des armées alliées en France promet les plus heureux résultats. La marche des Allemands « nach Paris » s'est transformée, d'un coup, en une retraite imposée, symbole manifeste du fléchissement de la force combattive de l'ennemi. L'offensive allemande, déclanchée le 21 mars, se termine ainsi par une débâcle dont l'importance politique dépasse de beaucoup les conséquences stratégiques immédiates. Lors des offensives alliées en 1916 et 1917, les Allemands s'étaient moqués du peu de résultat obtenu ; en 1918, c'est avec des sentiments bien différents que la presse et l'opinion publique d'outre Rhin accueillent les nouvelles des victoires de Foch. Les alliés, cependant, sans s'adonner à un optimisme excessif, comptent avec de nouveaux combats, encore plus durs, plus sanglants, mais leur conviction est inébranlable que tous ces combats auront lieu dorénavant sous le signe de la victoire. Cette victoire du Droit sur l'injustice, de la Vérité sur le mensonge, de l'Idée sur la matière et la force brutale, apportera au monde éprouvé la paix et la sécurité. Elle va inaugurer une ère nouvelle dans la vie de tous les peuples. Elle marquera surtout la fin du martyr serbe.

De cette victoire finale, les Serbes n'ont jamais douté. Pendant des siècles entiers, le peuple serbe subissait le joug ottoman, mais sa foi dans l'avenir et la résurrection ne s'éteignaient pas. La conscience nationale très forte déjà au Moyen-Age, développée au contact des deux cultures voisines, orientale et occidentale, a pu résister à toutes les attaques de la barbarie turque. Le soulèvement de Karageorges en 1804 a trouvé le peuple serbe, malgré les quatre siècles d'esclavage, prêt à reprendre la lutte pour le bien suprême, pour la liberté nationale. Pendant tout le 19^e siècle, les Serbes, seuls ou avec l'appui de la Russie, font tous leurs efforts pour se dégager de l'étreinte turque et ne pas tomber dans l'esclavage germano-magyar. Serrés entre la Turquie et l'Autriche, les Serbes parviennent à peine à respirer librement. Une lutte presque ininterrompue entre deux gros dangers, une oscillation périlleuse entre la Scylla turque et la Charybde autrichienne, telle est la caractéristique de toute l'histoire serbe moderne. Lorsque, dans la seconde moitié du 19^e siècle, le déclin progressif de la puissance ottomane commence à réveiller dans l'âme des Serbes les plus grands espoirs, les Germano-Magyars réussissent à remplacer les Turcs par les Bulgares et à poster ces derniers à l'affût contre la Serbie. Le peuple bulgare, d'origine touranienne mais « slavisé » par les signes extérieurs, surtout par la langue, se montra un instrument très docile entre les mains austro-magyars. Les psychologues auront à examiner, après la guerre, par quels moyens on a pu parvenir à détourner le peuple bulgare du seul chemin qu'il aurait dû prendre, celui de la solidarité balkanique. Les Bulgares, attelés au char germanique, en 1913 et 1915, se ruèrent sur la Serbie pour aplanir la route au conquérant german. Le peuple serbe a dû plier pour le moment sous le poids de la triple attaque, mais sa volonté de vivre et de s'opposer à tout esclavage n'en a été qu'augmentée. Les victoires alliées en France sont pour la Serbie le premier signe de l'aurore.

Mais, comme nous l'avons exposé souvent à cet endroit même, il n'y a de salut, ni pour le peuple serbe, ni pour l'Europe entière, sans la victoire intégrale. Le but suprême des Alliés, c'est d'écartier pour toujours le péril allemand,

et ce péril ne sera écarté aussi longtemps que sa source vivante, le militarisme prussien, ne sera brisé et anéanti. Dans le domaine politique, la suppression du militarisme allemand signifie l'affranchissement des peuples slaves et latins d'un Etat usurpateur, basé sur le militarisme et la dynastie. La victoire des armées alliées doit être la victoire du principe de nationalité, la consécration du droit de chaque peuple de disposer de son sort. La Serbie ne tient pas seulement à sa restauration et son indépendance. Elle lutte pour l'affranchissement de toute la nation yougoslave. Les sacrifices faits par le peuple serbe pour la victoire du Droit sur la Force, ne sont pas à récompenser, mais à couronner par la réalisation du haut idéal auquel tendent les sentiments et les aspirations de tous les Serbes, Croates et Slovénes. Tous les Yougoslaves attendent de la Victoire, la résurrection de la Serbie et la réalisation de l'union politique yougoslave avec la Serbie et autour de la Serbie. C'est à cet idéal qu'ils sont prêts à sacrifier les dernières forces qui leur restent. C'est avec de tels sentiments que nous suivons la marche héroïque des armées alliées vers la Victoire.

Une lettre de M. V. Marinkovitch

Le « Times » du 5 août publie la lettre suivante :

Monsieur,

Dans le « Times » de ce jour, vous avez publié l'extrait d'un article de la « Gazette de Cologne » disant que le nombre des hommes politiques serbes qui désirent la paix va toujours augmentant et que le gouvernement serbe à Corfou est forcé de tenir compte de plus en plus de la résistance que rencontre la politique de la continuation de la guerre.

Cette assertion du journal allemand est entièrement fautive. Le gouvernement serbe ne rencontre aucune opposition dans le peuple pour la continuation de la guerre. Comme député, je fais partie de l'opposition au gouvernement serbe actuel, et comme tel je crois pouvoir déclarer, sans crainte d'être démenti par aucun de mes collègues, que ce que l'opposition — à laquelle fait allusion le journal allemand — reproche à tort ou à raison, ce n'est pas le fait qu'il continue la guerre, c'est de ne pas la conduire assez énergiquement, c'est-à-dire de ne pas être en état de concentrer et d'employer dans la lutte toutes les forces morales et matérielles dont la Serbie peut disposer. Dans tout le peuple serbe, il n'y a pas un seul homme politique responsable qui aurait accepté pour son pays n'importe quelle paix avant la victoire des Alliés sur l'Allemagne.

Et ce n'est pas seulement le cas pour les hommes politiques serbes qui se trouvent en liberté. C'est aussi vrai pour les trente et quelques députés serbes, appartenant presque tous à l'opposition qui se trouvent dans la Serbie occupée, et cela malgré toutes les souffrances auxquelles est soumis le peuple serbe dans notre malheureux pays. Nous connaissons trop bien nos ennemis pour qu'ils puissent espérer de pouvoir nous tromper.

La fautive assertion du journal allemand n'a été probablement lancée que dans le but d'ébranler le moral des populations yougoslaves dans l'Autriche-Hongrie. Et c'est pourquoi je crois nécessaire de la démentir, ce démenti fut-il superflu pour le public anglais.

Dr V. MARINKOVITCH.

Lake View, Wood-road, Hindhead, Surrey.
July 25.

Il est utile d'ajouter que M. Marinkovitch est le chef du parti progressiste ou conservateur, auquel appartenait aussi M. Péritch avant 1911, avant la constitution de son propre parti conservateur, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Les Bulgares tels qu'ils ne sont pas

Le mirage bulgare est un phénomène auquel nous attachons une certaine importance pour autant qu'il repose sur l'ignorance du véritable caractère de la politique de la Bulgarie.

Un Anglais, M. Steed, a bien rappelé, l'autre jour, en parlant de l'Autriche, que l'ignorance alliée était une des forces principales qui contribuent à la conservation de la monarchie des Habsbourg. On peut dire la même chose de la Bulgarie qui a poussé à tel point sa propagande que, pour affaiblir l'effet des témoignages bulgares, reposant sur les sources bulgares, les Bulgares sont arrivés à s'adresser maintenant aux témoignages étrangers, inspirés par leur propagande ou provenant de l'ignorance de la situation réelle en Bulgarie. Un exemple amusant de cette psychologie extraordinaire vient d'être fourni par le centre bulgare à Lausanne, qui publie, sous les auspices de M. Jean Gabrys et de ses « Annales des nationalités » tous les produits de la propagande bulgare. Nous faisons allusion au livre récent de M. Mikoff sur les jugements étrangers sur la Bulgarie.

Nos lecteurs connaissent l'œuvre magistrale de M. le Dr V. Kuhne : « Les Bulgares peints par eux-mêmes » (Genève, 1917). C'est un recueil imposant d'extraits des journaux bulgares, une collection très riche de documents authentiques sur la psychologie générale et spéciale du peuple bulgare. Avec un zèle louable,

M. Kuhne s'est appliqué à rechercher l'essence du problème bulgare et il n'a ménagé ni son temps ni ses forces dans la recherche de la vérité. Son livre est devenu une sorte de bréviaire pour tout homme politique qui s'intéresse aux Balkans. L'étude de M. Kuhne est désastreuse pour les Bulgares, pour ce simple motif qu'elle constate la vérité, une vérité établie par les témoignages bulgares, mais une vérité européenne et non pas bulgare ! Pourtant, après beaucoup de réflexions, les Bulgares ont trouvé un moyen pour affaiblir l'effet du livre de M. Kuhne. Un Bulgare, M. Mikoff, a eu l'idée ingénieuse d'opposer aux témoignages bulgares les témoignages étrangers. C'est ainsi qu'il a ramassé toute une collection de déclarations faites auparavant par des Français, Anglais, Italiens ou bien Américains ! Et avec un orgueil bien mérité il se tourne devant le public et lui dit : « Ne croyez pas aux mensonges contenus dans le livre du Dr Kuhne. Ce sont les Bulgares qui ont fourni au Dr Kuhne les matériaux, mais les Bulgares ne brillent pas par l'amour de la vérité. Lisez plutôt ce que les étrangers ont dit de nous et vous verrez les Bulgares tels qu'ils sont. Les Bulgares peints par eux-mêmes, ce ne sont pas les vrais Bulgares ! »

Au public maintenant de choisir, selon son goût !

Les Bulgares contre les Genevois

La grande manifestation des Genevois du 22 mai 1917, à la salle de la Réformation, contre le recrutement forcé des Serbes n'a pas laissé les Bulgares indifférents. L'Agence Balkanique assurait que M. Radoslavoff, après la lecture du rapport sur cette assemblée aurait écrit de sa propre main : « Au dossier ! Nous faisons la guerre et l'opinion des Genevois nous importe peu ! ». En réalité la protestation énergique des citoyens suisses contre une mesure monstrueuse des autorités bulgares avait produit à Sofia une impression des plus pénibles. Genève et Lausanne, loin d'être indifférents aux Bulgares, représentent pour la propagande bulgare un forum particulièrement important. On pouvait donc espérer que les autorités bulgares en finiraient avec les procédés indignes qui ont motivé la protestation suisse, et qu'ils tâcheraient de réparer, dans la mesure du possible, le mal déjà commis. Au lieu de cela, voici ce que les petits Prussiens ont fait : Avec une ardeur redoublée, ils ont continué dans la Serbie occupée l'œuvre de destruction et de dénationalisation de tout ce qui est serbe, exposant la population à des véritables tortures physiques et morales.

La conduite bulgare a été tellement monstrueuse qu'elle a provoqué en Autriche-Hongrie même les plus vives protestations, surtout dans les milieux slaves. Je rappelle le témoignage de Oskar Jaszi dans le « Vilag » du 9 décembre 1917 sur le régime « excessivement impitoyable » bulgare. Je rappelle aussi la protestation du député Ribar au parlement autrichien, le 28 juin 1917 et le témoignage d'un officier hongrois, Ador Mandi, dans le journal magyar « Magyar Figelyo » du 16 décembre 1917. Je cite les informations du journal croate les « Primorske Novine » (Fiume) du 4 mai, reproduites aussi par la « Freie Zeitung » de Berne et « La Serbie » à Genève. Le journal croate indigné constatait entre autres que les soldats bulgares jouaient au football avec les têtes des Serbes assassinés, à Pétravats ! Deux interpellations furent adressées au sujet des atrocités bulgares en Serbie occupée, toutes les deux en Autriche-Hongrie, l'une à la diète de Croatie, à Zagreb, le 18 mars 1918, et

l'autre, au parlement autrichien, à Vienne, le 16 juillet 1918, cette dernière signée par les deux clubs parlementaires, yougoslave et tchèque. Les interpellants demandaient au gouvernement austro-hongrois d'intervenir auprès du gouvernement royal de Bulgarie en vue de faire cesser les massacres des Serbes. Et le parlement serbe, à Corfou, dans sa séance du 12 avril 1918, après avoir entendu l'exposé du ministre de l'Intérieur sur les procédés bulgares en Serbie occupée, avait voté un ordre du jour disant : « En s'inclinant avec un respect plein de pitié devant l'ombre des victimes innocentes, la Skoupchtina attire l'attention du monde civilisé entier sur le martyr d'une race héroïque qu'on se hâte d'exterminer d'une façon systématique. La Skoupchtina adresse l'expression de sa profonde condoléance aux familles affligées et endolories, ainsi que l'expression de sa pitié au souvenir des victimes tombées et elle espère que le monde entier, animé de sentiments humanitaires, accourra au secours de la population serbe ».

Voici quel est le régime bulgare d'après les témoignages et les preuves provenant des pays ennemis mêmes ! Voici comment les Bulgares ont répondu à l'appel généreux du pasteur Frank Thomas, les conjurant de cesser de tels procédés et de se rappeler qu'ils avaient eux-aussi une âme ! Et quelle âme ! Pourtant les Bulgares n'ont pas tout à fait dédaigné les voix puissantes de Bernard Bouvier, Marc Péter, de Rabours, Frank Thomas, O. Rapin, Benjamin Vallotton, Wagnière et d'autres illustres représentants de l'Helvétie démocratique et morale. Le gouvernement bulgare avait décidé d'envoyer en Suisse des émissaires nombreux, de les doter largement de moyens matériels et de leur dire : « Ecrivez des brochures, répandez-les partout, n'épargnez rien et répétez toujours, à chaque occasion, que les territoires occupés et administrés actuellement par l'armée bulgare sont habités par des Bulgares purs, que ces territoires, qu'ils se trouvent à l'est ou à l'ouest, au nord ou au sud, constituent le foyer et le centre du bulgarisme, que les intérêts vitaux de la Bulgarie sont engagés précisément dans ce coin-là et que la

Bulgarie, en conservant pour elle tous ces territoires, ne fait qu'achever son « unité » nationale ! ». De tels arguments dans la pensée des dirigeants de Sofia devaient suffire à justifier l'extermination systématique et prolongée des Serbes, poursuivie, depuis, encore plus énergiquement dans la Serbie occupée.

On doit constater non sans une certaine surprise que les propagandistes bulgares ont obtenu quelques succès dans leurs tentatives de détourner l'attention du public européen de ce que les Bulgares font en Serbie, et d'engager des discussions interminables au sujet du « caractère ethnique » des territoires en question. Regardons seulement les éditions de la bibliothèque dite « balkanique » mais en réalité bulgare, publiée sous les auspices de Jean Gabrys et Charles Rivet à Lausanne ! Un produit de cette propagande, c'est aussi le livre d'un certain D. Michéff, consacré aux Genevois et aux Lausannois, à propos de leurs manifestations publiques en faveur des Serbes¹. Si j'en parle, ce n'est pas pour défendre les honorables personnalités suisses pris à partie par ce sieur bulgare. Ce serait attribuer trop d'importance aux écrits de ce genre, tendancieux sous tous les rapports et ayant pour seul but d'embrouiller les choses et de détourner les esprits des questions principales. Mais le livre de Michéff est très caractéristique des méthodes bulgares, et montre leurs efforts pour placer la discussion sur un autre terrain, où les Genevois et les Lausannois moins avertis et moins intéressés, ne peuvent pas les suivre. Les citoyens suisses protestent contre l'extermination des Serbes et les propagandistes bulgares leur répondent : Etes-vous bien sûrs que ce sont des Serbes ? Nous vous donnerons des preuves que ce sont des Bulgares ! Et ils commencent à vous citer les livres dont la valeur est depuis longtemps annulée par les recherches plus objectives et plus scientifiques.

Que voulez-vous qu'on réponde à une telle impudence ? D'un côté, on exterme les Serbes et de l'autre, on vous assure que ce sont des Bulgares !

On sait qu'à Genève et à Lausanne les citoyens suisses avaient protesté contre le recrutement forcé des Serbes par les autorités bulgares et aussi contre tous les procédés indignes auxquels les Bulgares se livrent en Serbie occupée. M. Michéff, pour persuader les Suisses qu'ils avaient eu tort de protester, aurait dû prouver : 1° Que les Bulgares n'ont pas recruté les Serbes. 2° Que les procédés bulgares en Serbie occupée ne sont pas tels que les orateurs genevois et lausannois les ont dépeints. Toute la question est là. Et que dit M. Michéff là-dessus ? Des procédés bulgares en Serbie occupée, pas un mot !

¹ D. Michéff : *La Serbie et la Bulgarie devant l'opinion publique*, à propos des protestations publiques de Genève et de Lausanne ; Berne 1918, Librairie Académique.

Les faits exposés par M. Alexis François, sur la foi des documents bulgares, M. Michéff ne pouvait pas les démentir et il n'en parle pas. Sur ce point capital qui a provoqué les protestations suisses, M. Michéff se tait prudemment et totalement. Cela seul suffirait à caractériser son livre et démontrer l'injustice de ces reproches aux orateurs de Genève et de Lausanne. Mais M. Michéff, s'il n'a pas osé aborder le traitement des Serbes en général, a eu le courage de parler du recrutement des Serbes. Sachant que les orateurs suisses, avant de protester se trouvaient en possession de preuves formelles, des convocations régulières de tous les Serbes en âge militaire, devant les commissions bulgares de recrutement, M. Michéff préfère jouer au plus malin. Il affirme en effet qu'il ne s'agissait pas du recrutement mais de l'examen médical « dans l'intérêt des Serbes mêmes, pour soustraire la population mâle capable de tenir le fusil aux tentations » ! Quel mensonge ! M. Michéff semble ignorer que le ministre de Bulgarie à Berne, M. Simon Radéff, a déclaré formellement dans le « Journal de Genève » du 28 mars 1917, que le gouvernement bulgare a en effet ordonné le recrutement dans la Serbie orientale, alléguant que les habitants de ces régions étaient des Bulgares et non des Serbes. Les Bulgares les ayant délivrés il est naturel, ajoutait le ministre bulgare en Suisse, de les recruter maintenant ! Mais il y a un autre document formel, authentique, publié par le professeur Reiss, dans la « Gazette de Lausanne » et reproduit par « La Serbie » du 7 octobre 1917. Ce document émanant du ministère de la Guerre bulgare et portant le numéro 463, a trait aux recrues de la Serbie orientale. Pour prouver ce que vaut l'assurance d'un M. Michéff, nous tenons à la disposition de tout honnête homme la photographie originale d'un Serbe de Serbie, en uniforme bulgare. Le cas de ce Serbe est particulièrement monstrueux, parce que les Bulgares ont tué d'abord son père comme Serbe dangereux, et ensuite ont enrôlé le fils dans l'armée bulgare !

Tels sont les faits, le peu de faits connus jusqu'à présent. Toute la vérité sur le régime bulgare ne sera connue que plus tard, lorsque la Serbie sera délivrée. M. Michéff sait fort bien à quelles horreurs la population serbe est exposée et il évite d'en parler. Dans le livre qu'il a consacré aux protestations de Genève et de Lausanne, il a essayé de persuader les lecteurs que les Bulgares n'ont pas recruté les Serbes. C'est ce qu'il a fait dans les premières pages du livre. Tout le reste du livre, plus des cinq sixièmes tend à prouver que les Bulgares sont un peuple civilisé, généreux, noble, doux et démocratique, en un mot un peuple parfait ! Les Serbes, au contraire, seraient, d'après M. Michéff, méchants, traîtres, des impérialistes, parjures, sans culture, des agresseurs et des trouble-paix dans les Balkans !

M. Michéff et ses compatriotes peuvent se rassurer. Nous n'admettons aucune comparaison avec le peuple des Bulgares. Les Serbes souhaitent aux Bulgares de rester tels qu'ils sont (Voir le « *Baïa Gagné* », « *La Psychologie du peuple bulgare* », par M. T. Panoff, et « *Les Bulgares peints par eux-mêmes* », par M. le Dr V. Kuhne). La seule chose qu'ils leurs demandent, c'est de les laisser en paix. Tant que le sang des victimes serbes innocentes rougira les mains bulgares, toute comparaison et toute discussion serbe avec les Bulgares seraient un blasphème.

L. M.

Une tentative de rapprochement bulgare ?

Le « *Préparets* », l'organe officieux du gouvernement de M. Malinoff, vient de publier, dans le numéro du 23 juillet, un article caractéristique que nous reproduisons à titre d'information. Il serait trop long de résumer point par point les arguments notoirement faux exposés dans cet article, qui n'est qu'un chantage à l'adresse de l'Allemagne et des Alliés à la fois, selon les pratiques habituelles bulgares.

« Les hommes d'Etat français, écrit le « *Préparets* », étaient de simples spectateurs et se frottaient les mains avec satisfaction. Ils jouissaient d'un spectacle avec le même contentement et le même enivrement ressentis par les foules romaines lorsque, pour les amuser on jetait des esclaves en pâture aux bêtes féroces. La presse française triomphait alors, couvrait de lauriers les vainqueurs, après la leçon infligée à la Bulgarie qui aspirait à l'hégémonie dans les Balkans.

« Au début de la guerre mondiale, les Français et l'Entente en général, avaient oublié ce moment si tragique pour nous, et qui n'a pas peu contribué à la décision de la Bulgarie de prendre parti du côté des alliés. C'est aussi le moment où la France aurait pu se souvenir que les peuples balkaniques sont quelque chose à part... »

« C'était, disons-nous, le dernier moment. Elle aurait pu auparavant employer son influence en faveur de l'exécution du traité (on pense au traité serbo-bulgare de 1912) — ce qui aurait eu pour effet d'écarteler la guerre entre les alliés. Mais la France ni alors, ni plus tard n'a rien fait pour satisfaire la Bulgarie. Elle a ouvertement pris parti pour ses bourreaux. A ce moment-là, elle était encore en état de sauver le principe « les Balkans aux peuples balkaniques », qu'elle regrette maintenant hypocritement.

« Mais alors la France a fait sien la thèse serbo-grecque : Les Balkans aux peuples balkaniques, sans et contre la Bulgarie. En 1913, après le traité de Bucarest, le principe « les Balkans aux peuples balkaniques » signifiait éternel esclavage du peuple bulgare. Alors et plus tard au lieu de nous insulter la presse française aurait dû réfléchir à temps.

« Pour ces raisons, les Français soutiennent encore aujourd'hui la thèse serbo-grecque, que les Balkans constituent quelque chose de propre, qu'il faut établir l'équilibre dans les Balkans.

« Si c'est là la pensée de la presse française, et à tout prendre nous avons tout lieu de le croire — nous devons insister sur le fait que le motif direct de la guerre mondiale a été le traité de Bucarest de 1913 ; que la Bulgarie ne veut pas une seconde fois être abandonnée entre les mains de ses voisins envieux ; que la péninsule balkanique, au point de vue politique, est étroitement liée à l'Europe et ne contient rien qui n'en fasse partie. »

Un portrait de Radoslavoff

Le « *Preparets* », l'organe du nouveau ministre-président bulgare, M. Malinoff, a tracé dans son numéro du 18 juillet le tableau suivant de la personnalité et du régime du ministre-président précédent, M. Radoslavoff :

« Le gouvernement de Radoslavoff était la maison d'un déséquilibré. Les ministres, ses collègues, se contentaient de la gloire d'être ministres. Ils ne connaissaient guère les affaires d'Etat. Radoslavoff ne leur communiquait rien, ils n'osaient rien lui demander et apprenaient tout par les journaux. A leur propre honte et à la

honte de la Bulgarie, c'est bien la vérité. Du reste Radoslavoff lui-même ne s'occupait absolument de rien. Sa politique envers les alliés consistait à exécuter toujours ce qu'on lui demandait. En réalité, il n'y avait pas de gouvernement depuis trois ans et c'est ce qui explique la complication des relations avec les alliés au sujet du ravitaillement, des vêtements et d'autres questions vitales. Comme il n'y avait pas de gouvernement, point de principes directeurs ; ce qui existait était nébuleux, informe et enfantin. C'est ainsi que, par exemple, on ne demandait pas l'exécution des contrats existants, leur caractère sacré n'était pas respecté, mais on marchandait en vue d'obtenir un accord et c'est ce qui a amené l'anarchie et le désaccord.

Il n'est pas vrai que les alliés soutenaient Radoslavoff. Au contraire et confidentiellement ils disaient à beaucoup d'entre nous : « N'avez-vous pas un homme plus intelligent ? » Radoslavoff se prétend intelligent, mais il ne l'est pas assez. Toute sa vie, il n'a pas su ce que c'est que l'intelligence. Nos alliés se sont rendus compte qu'avec Radoslavoff ils perdraient tout le soutien qu'ils avaient en notre peuple et c'est pour cette raison qu'on les a consultés au sujet de sa démission.

Je n'ai pas le temps de lire les « *Narodni Prava* », mais j'ai appris que Radoslavoff s'est vanté d'avoir créé l'alliance et que, sous son régime, l'administration était excellente. Aucune de ces deux assertions n'est exacte. L'alliance fut conclue une nuit dans la maison de M. Tontcheff par les libéraux qui n'ont jamais été ministres et M. Radoslavoff ignorait tout ceci. Même après avoir accepté le pouvoir, il a continué à tout ignorer ; il fut appelé simplement lorsque tout était prêt. Personne ne voyait en lui un homme intelligent, on ne savait qu'une chose : c'est qu'il était prêt à devenir tout ce que l'on voudrait, pourvu qu'on lui permette de piller la Bulgarie avec ses apaches...

L'héritage laissé par le cabinet libéral est l'anarchie dans l'Etat. Rien n'est organisé, tout est embrouillé.

Pensez donc, nous sommes en guerre avec la Roumanie et nous n'avons pas de traité avec nos alliés. On dirait que nous sommes des vassaux et que, dès que nous sommes invités à faire la guerre, nous devons marcher.

Ses collègues lui reprochent de n'avoir pas conclu de traité. Mais, Messieurs, pourquoi n'avez-vous pas démissionné pour empêcher Radoslavoff de prendre des engagements contre la nation, amenant ainsi le peuple contre les alliés ? Dans nos finances, il y a un fait anormal : nous avons des centaines de millions de dettes fictives pour lesquelles il n'y a pas eu un centime de versé ; de plus nous payons d'énormes intérêts. En ce qui concerne l'armement, il en a été question au commencement ; depuis tout est resté en suspens...

J'ai failli oublié quelque chose. Radoslavoff est le plus grand menteur qu'on ait jamais vu.

D'autre part, le « *Mir* » du 29 juillet annonce que l'ami de M. Radoslavoff et son aide principal, Ratcho Kosseff, ministre plénipotentiaire et ministre-adjoint au ministère des affaires étrangères à Sofia, est déjà arrêté sous l'inculpation d'abus de pouvoir et du détournement d'une somme de 2.000.000 de francs. Il est traduit devant le conseil de guerre et son procès doit commencer prochainement.

Jolie compagnie, en effet !

FEUILLETON

LE MARTYRE DE LA SERBIE

par Benjamin VALLOTTON

On a beau jeter la vérité au fond du puits, combler ce puits de mensonges et de calomnies, placer tout autour baïonnettes et fils de fer barbelés, le temps vient où la voix que l'on souhaitait étouffer se fait entendre, d'autant plus impressionnante qu'elle est plus faible et comme un écho de la tombe.

Durant de longs mois on n'a rien su de la Serbie sauf qu'elle souffrait. Les vainqueurs tenaient leur victime à la gorge ; mais il y avait tant d'espions, tant de gardiens, tant de barrières dressées, et cela se passait si loin, au creux des gorges sauvages, que la rumeur de la lutte n'arrivait aux neutres que sous la forme d'une plainte indistincte.

Le premier, fin d'octobre 1917, à peine échappé de la prison où il faillit mourir, le député serbe Tresitch-Pavitchitch, de Dalmatie, dénonça en plein Parlement autrichien les faits dont il avait été le témoin. Sa voix avait un tel accent de sincérité, son réquisitoire eut quelque chose de si vengeur, qu'on écouta dans un silence profond, avec une émotion qui fit jaillir des larmes des bien des yeux.

« Dès que la guerre éclata, on se mit au travail pour exterminer les patriotes yougoslaves. Dans le pays tout entier on n'entendit que des gémissements et des cris de détresse.

« Tout ce qu'il y avait d'hommes nationalement éveillés, conscients et honnêtes, fut arrêté, confiné, jeté dans les prisons, ruiné, condamné, exécuté. Tout ce qui était trop jeune ou trop vieux fut destiné à mourir de faim et le reste intimidé, démoralisé, déshonoré. »

En Dalmatie, en Istrie, en Carniole, de l'aveu d'un juge, cinq mille personnes furent arrêtées, d'autres milliers en Bosnie-Herzégovine, en Slavonie, en Hongrie méridionale. Les scènes qui se déroulèrent dans les camps de Mostar, de Doboj, d'Arad, dépassent tout ce que l'on peut imaginer dans l'horrible. A Mostar, livrés à une brute sanguinaire, le géôlier Gaspar Scholier, les déportés dormaient dans un souterrain sur le sol, pêle-mêle avec des voleurs et des brigands. Pour un rien, on les frappait au visage à coups de bâton. Plus d'un, en une seule nuit, vit blanchir ses cheveux de frayeur. Rista Radutovitch, rédacteur du « *Narod* » et le prêtre Tichy moururent des suites de leurs blessures après une effroyable agonie. Etre choisi comme otage équivalait à une condamnation à mort. Des centaines de prisonniers périrent.

A Arad, furent entassés, dans les casernes infectées de poux et de punaises, des milliers de cadavres vivants. Le typhus exanthématique exerça ses ravages. « Lorsque les jours froids arrivèrent, on déshabilla les morts pour habiller ceux qui étaient quasi nus. Souvent les morts et les vivants étaient couchés les uns à côté des autres pendant toute la nuit. Il y eut aussi des malades auxquels la fièvre faisait perdre connaissance et qui se blottissaient en un coin dans la paille ; ce n'est que deux ou trois jours plus tard que l'odeur cadavérique décelait leur présence. »

A Arad seulement, on évalue le nombre des morts

de trois à quatre mille. Et beaucoup moururent après leur libération.

Et voici que deux députés socialistes serbes, venus à Stockholm pour la conférence, rédigent un manifeste adressé au monde, qui est bien plutôt un appel au secours un cri de désespoir. Témoins durant près de trois ans de l'extermination du peuple serbe, MM. Popovitch et Katsiérovitch dénoncent les bourreaux en des pages qui ramènent aux heures les plus sinistres de l'histoire humaine. C'est une confirmation et une aggravation des faits avancés par le député dalmate Tresitch-Pavitchitch.

En automne 1915, quand les légions allemandes commandées par Mackensen franchissent le Danube, la Serbie est à la fois un cimetière et un hôpital. Sans égards, on réquisitionne, on pille, on démeuble tout ce qui se mange, tout ce qui a une valeur pécuniaire. La population est réduite à la plus noire misère.

Hongrois et Autrichiens poursuivent l'œuvre si bien commencée ; 150.000 civils sont déportés. Comme il s'agit de tarir les sources du travail, on s'empare des machines, on saisit les chevaux, les bœufs des paysans ; des forêts immenses, d'une valeur de plusieurs millions, sont abattues jusqu'au dernier arbre, les vergers laissés ; la monnaie serbe dépréciée par ordre de l'autorité, ne représente plus que la moitié de sa valeur. Toutes les sociétés sont dissoutes, les imprimeries pillées et fermées. Aucun recours possible pour le Serbe, l'espion et le sous-officier austro-hongrois étant les maîtres infaillibles. Les droits élémentaires ne sont plus qu'un souvenir, et l'on arrête, enferme, spolie, pend et fusille sous les prétextes les plus futiles.

« L'an dernier, les paysans de Raza, condamnés à l'in-

Un projet d'annexion

Le député allemand au Parlement de Vienne E.-V. Zenker qui, depuis plusieurs années, s'occupe beaucoup de la question yougoslave, a exprimé ses opinions, non seulement dans le Parlement, mais aussi dans les journaux. Tout dernièrement il a publié dans l'officiel « Dresdener Anzeiger » un article sur le problème yougoslave.

Bien entendu, M. Zenker, en sa qualité de bon Allemand, exclut les Slovénes de la Yougoslavie telle qu'il la conçoit, car ils barrent la route aux Germains.

Nous reproduisons les principaux passages de cet article, d'après le journal croate « Obzor » du 24 juillet, de Zagreb :

« Politiquement parlant, la question yougoslave est très simple. Il s'agit de savoir s'il est possible de réunir environ 9 millions de Serbo-Croates, dont 6 millions vivent dans les cadres de la monarchie austro-hongroise, et le reste en Serbie et dans le Monténégro.

Il y a deux moyens de réunir les Serbo-Croates : dans le cadre de la Monarchie ou dans un Etat national indépendant à créer.

Si, en politique, le sentiment, les préjugés et les intérêts particuliers ne jouaient aucun rôle, la question yougoslave en effet n'existerait pas, la raison seule dicterait et les 3,3 millions ne vivraient pas dans les deux royaumes nationaux. Il est certain que l'union souhaitée si ardemment par les Croates et les Serbes, serait facilement réalisée par la réunion de la minorité éserbe et monténégrine à la majorité du peuple qui vit dans notre monarchie.

Beaucoup de fautes ont été commises dans la question yougoslave. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est que la monarchie danubienne n'a jamais voulu s'approprier la Serbie... et lorsqu'on se rendit finalement compte de la haute importance du problème, toutes les tentatives de réconciliation échouèrent par suite de la situation intérieure de la monarchie, provenant de son système dualiste, et aussi à cause des tendances panslavistes (?) et russo-philiques qui se manifestaient en Serbie.

Aujourd'hui, pour résoudre le problème yougoslave le terrain est de nouveau aplani. Tout le territoire yougoslave-serbo-croate se trouve entre les mains de l'armée austro-hongroise victorieuse et pour une fois — peut-être la dernière — se présente l'occasion de réaliser l'union des Serbes et des Croates dans notre empire ; si nous ne la saisissons pas, l'union aura lieu en dehors de nous et contre nous.

Dans notre monarchie, de même qu'en Allemagne, il y a peu de gens pleinement conscients de la haute importance de cette question. Je suis fermement convaincu qu'à la conclusion de la paix générale il sera impossible de passer outre ce problème, soit par les piètres procédés de la politique et de la diplomatie de jadis, soit par les grands discours : la solution définitive du problème serbo-croate doit être la pierre de touche de la paix durable. Pour nous, dans la monarchie

et en Allemagne, notre intérêt vital exige que cette question ne soit pas résolue contre nous. Nous ne devons pas faire appel au « jus gladii », mais aux intérêts généraux qui unissent les Serbes du royaume à la monarchie. Un coup d'œil sur la carte montre que la Serbie, par suite de sa situation, est forcée d'entrer en relations avec la monarchie...

Les hommes d'Etat serbes savaient bien pourquoi ils demandaient l'issue à la mer ; il leur fallait sortir de la sphère de domination des puissances centrales.

Mais la Serbie ne peut se frayer ce chemin qu'en mutilant la Monarchie, ce qui équivaut à l'anéantissement de celle-ci.

D'où il résulte que les causes du conflit austro-serbe sont très sérieuses, ce qui explique que la routine diplomatique et la formule de Grey relative à un arbitrage n'aient pas pu l'écartier. On doit encore une fois insister là-dessus et il est temps de le faire, car, lorsque la guerre sera terminée, le conflit ne sera pas liquidé, si on n'élimine ses motifs naturels.

Quelle que soit l'impuissance de la Serbie, elle suivra toujours la politique de Pachitch et ceci d'autant plus qu'elle sera amoindrie. Rien ne parle en faveur de la création d'un Etat dépourvu de toute raison d'être économique et il serait encore plus insensé de ressusciter le Monténégro, dont j'ai eu l'occasion d'étudier pendant la guerre tout le ridicule et l'impuissance économique. La Serbie, groupée autour de Kossovo, aurait une existence économique aussi dure que le Monténégro, de sorte que, même réunie avec ce dernier, elle ne serait que le foyer des menées contre la Monarchie.

Le salut des Croates et Serbes est dans leur union. Mais les réunir en dehors de la Monarchie et contre nous ce serait une solution contraire au bien-être de notre Etat, créé par la nature des choses, et par suite contraire au bon sens.

Ensuite, envisageant l'union des Croates et des Serbes dans un Etat national souverain, l'auteur est d'avis que l'Autriche ne saurait souffrir une telle solution.

« Pour l'Allemagne également, cette situation serait insupportable, car le nouvel Etat créé aurait entre ses mains toutes les clefs des portes d'Orient ; les ports adriatiques et le chemin de fer de Constantinople se trouveraient sur le territoire de la grande Serbie. »

Le « Manchester Guardian » et la Bulgarie

Le « Manchester Guardian » du 12 juillet a publié un article sur les chances qu'il y aurait à détacher la Bulgarie de ses alliés :

« M. Malinoff, le nouveau premier ministre de Bulgarie, eu hâte de déclarer, et cela sans trop de politesse, que la Turquie n'a aucun droit à faire valoir contre la Bulgarie et que la Bulgarie ne cédera pas

un pouce de territoire. Aussi longtemps que cette affaire ne sera pas réglée définitivement, il y aura un point faible dans l'alliance des Centraux, et aucun compromis ne peut le faire disparaître. Pour les Jeunes-Turcs, Andrinople, dont la sécurité est menacée, est un lieu saint ; pour les Bulgares, chaque portion de l'ancien territoire turc, sur laquelle ils ont pu mettre la main, est tout aussi sacré. La Bulgarie est le point faible ! Des journaux bulgares ont écrit : « Les Bulgares s'aperçoivent qu'ils ont fait un faux pas et se demandent maintenant pourquoi ils combattent » ; ou encore : « Nous ne pouvons comprendre pourquoi nous nous sommes battus contre les Russes et quel avantage pourrait avoir pour nous une alliance politique et économique avec les Empires Centraux. » Il serait certainement dangereux d'accorder trop de crédit à de pareils articles, mais néanmoins, il reste certain que la Bulgarie est le point faible de l'alliance ennemie, et c'est en même temps là que les puissances de l'Occident pourraient le mieux faire leurs affaires. En effet, déjà au commencement de la guerre, nous avons dit que la Mer Noire était une clé de la victoire. Maintenant tout le monde, et même ceux qui ont aidé à faire échouer l'entreprise de Gallipoli, sont de notre avis. Plus que jamais la Mer Noire est aujourd'hui une clé de la victoire. Quand les alliés arriveront à s'introduire dans la Mer Noire, tous les vastes desseins des Allemands et des Turcs contre l'Asie et les Indes s'effondreront d'un coup ; nous serions alors en contact direct avec la Russie et nous aurions une base d'où l'on pourrait reconstituer le front oriental. Un chemin facile pour entrer dans la Mer Noire serait un compromis avec la Bulgarie. Comment on pourrait y arriver, c'est là l'affaire des diplomates. Le résultat en vaudrait bien la peine. L'attention du peuple et celle du gouvernement doivent être fixées sur cette affaire ; il faut qu'on abandonne une fois pour toutes les utopies concernant une action en Sibirie. Les Etats-Unis d'Amérique pourraient rendre de grands services, puisqu'ils ne sont pas encore en guerre avec la Bulgarie. »

Il est vrai qu'en faisant des compromis, on arrive plus facilement à des buts posés. On y arrive un peu maquillé, mais on y arrive quand même. Sur ce point là nous sommes bien d'accord avec le grand organe démocratique de Manchester. Ce qui nous est moins compréhensible, c'est la légèreté avec laquelle on recommande les compromis avec une puissance dont la politique, au point de vue moral, est la plus reprochable. Quant aux objets du compromis avec la Bulgarie, nous supposons que le « Manchester Guardian » envisage le sacrifice des intérêts britanniques. En ce qui concerne les droits de la Serbie, il n'appartient qu'au peuple serbe et à ses représentants de décider souverainement de cette question.

Une manifestation de solidarité des Polonais, Tchèques et Yougoslaves

Le « Slovenec », de Ljubjana, écrit dans son numéro du 30 juillet :

« Le 28 juillet a eu lieu à Teltch une fête en l'honneur du président de l'Union Tchèque T. Stanek, qui a été élu citoyen d'honneur par les 85 communes de son arrondissement. Déjà la veille, le 27 juillet, les délégués des clubs slaves du parlement de Vienne s'étaient réunis à Zeletava, où ils avaient salué Stanek au nom de leurs clubs. La délégation était composée du président du Club Yougoslave, Dr Korosec, du Polonais comte Charbek, et des délégués de l'Union Tchèque, des députés Vacek, Mehura et du vice-président du Parlement Tusar.

Le 28 juillet, tout l'arrondissement de Teltch s'est réuni sur la place du marché principal de l'antique ville. Il y avait là environ 20.000 hommes. Stanek a été salué par les discours de plusieurs maires, des députés Klofatch, Tusar, Stejskal, Vacek, Mehura (au nom des Slovaques) et des représentants des Yougoslaves et des Polonais. Le peuple a vivement acclamé les discours des deux représentants des peuples frères et a lancé des fleurs à ceux-ci. Les orateurs firent ressortir l'alliance indissoluble entre les Yougoslaves et les Tchèques et ils ont salué le fait que l'alliance avec les Polonais devenait chaque jour plus forte et plus profonde. Les orateurs tchèques ont déclaré au milieu des applaudissements frénétiques du peuple, applaudissements qui ont duré plusieurs minutes, qu'ils désirent vivre en étroite fraternité avec les Yougoslaves, ou mourir.

Le Dr Korosec a montré, dans son discours, le développement du peuple yougoslave qui a aujourd'hui, après le sang versé et les souffrances des années de guerre, la plus ferme conviction que son unique salut est l'Etat yougoslave indépendant et libre. Les Yougoslaves poursuivront ce but sans compromis et sans prendre de chemins détournés. Nous apportons dans la nouvelle triple alliance des Tchèques, Yougoslaves et Polonais notre cœur et notre poing.

Le comte Skarbek a déclaré qu'il est vrai qu'il ne peut pas parler au nom des cercles officiels polonais, mais qu'il peut parler au nom des millions du peuple polonais qui voient dans l'alliance avec les Tchèques et les Yougoslaves l'avenir de la Pologne. Il ne faut pas juger les Polonais d'après les déclarations des chefs politiques précédents. Bientôt le peuple polonais sera aussi uni avec les Yougoslaves et les Tchèques que nous le sommes nous ici aujourd'hui.

La fête s'est transformée en une importante manifestation nationale. »

Société Genevoise d'Edit. et d'Impr. — Genève

ternement par l'autorité militaire, ne répondirent pas à la première sommation. Tous ces pauvres gens furent fusillés sans autre forme de procès, leurs maisons incendiées, leurs biens détruits, leurs parents internés. »

Mais il appartenait aux Bulgares, ces excellents élèves des Turcs, de battre tous les records. Le gendarme ne connaît que le bâton. De tribunaux, point, ou du moins un seul, de création récente, à Nisch.

« Les Serbes de la région occupée par les Bulgares sont condamnés à un véritable esclavage, comparable à celui qu'ils subissaient il y a deux cents ans, sous le joug turc. En un grand nombre les Serbes qu'on ne réussit pas à assassiner en Serbie même sont transportés en Asie-Mineure... En vérité ces déportations ne sont qu'un massacre en masse des Serbes, massacre pareil à celui organisé par Abdul-Hamid contre les Arméniens. »

Poussés à bout, les paysans se révoltèrent au printemps 1917. La répression fut atroce. 20.000 individus, environ, furent mis à mort, hommes, femmes et enfants. Trente-six villages furent détruits de fond en comble, la presque totalité de la population de Nisch (4000 hommes environ) déportée. « Une partie a été conduite à Pirote en chemin de fer. Le reste a dû marcher à pied. Ils ne sont jamais revenus... »

Et voilà ! L'Allemagne étant encore très forte, on trouve assez généralement en pays neutre que le moment n'est pas venu d'étaler ces horreurs. On serait peut-être amené à protester au nom de l'humanité et ça on ne sait pas trop où ça conduit. Sans compter qu'il y a déjà eu la Belgique, les gaz asphyxiants, les noyades, des pays sauvagement saccagés... Sans doute, nous avons mis notre signature au pied des conventions de la Haye. C'est vrai. C'est vrai... Mais ce n'est guère que dans cinquante ans

que les spécialistes de l'histoire pourront discerner la vérité. En attendant, attendons. Et puis les neutres sont fatigués de la guerre. La paix ! la paix !... »

D'autres ajoutent : « C'est si loin, la Serbie. Est-ce bien vrai ce qu'on raconte ? Ces témoins, ne les connaît pas ! »

L'auteur de ces lignes a visité les contrées du nord de la France, évacuées par les Allemands, alors qu'il fumait encore. Le pays de la mort ! Les arbres sciés, les puits souillés de cadavres d'animaux, les fermes, les hameaux, les villages, les villes, rasées, les châteaux de Ham et de Coucy détruits à la dynamite, des cimetières bouleversés et des femmes en larmes. Toute une contrée, prospère, froidement assassinée. La guerre « fraîche et joyeuse ».

Si l'on a fait cela dans le nord de la France, à soixante kilomètres de Paris, qu'a-t-on fait en Serbie, là-bas, tout là-bas ?

Y aura-t-il un lâche pour nous dire : « Soyez prudents. Taisez-vous. Il vaut mieux dans les bergeries neutres, ne pas trop parler du loup. »

Les Yougoslaves sur le front de Salonique

En général les Yougoslaves sont de beaux hommes, bien découplés, ils n'ont rien de commun avec la plupart des Russes chez qui se reconnaît le mélange asiatique. Ils campent à l'ombre de magnifiques châtaigniers. Le soleil de midi tape dur. Allongés dans l'herbe, plusieurs font la sieste. D'autres jouent aux cartes ou chantent des chansons de leur pays en s'accompagnant sur la tambouritza (sorte de mandoline) fabriquée par eux. Ils disent leur désir ardent de chasser bientôt leurs cruels ennemis. Ils sont sûrs

de la victoire. « Une bonne cause comme la nôtre peut-elle périr ? » me demande l'un d'eux sur la poitrine duquel, à côté de l'étoile des Karageorges, brillent les médailles de bravoure serbe, russe et roumaine. Je demande d'où sont ces hommes ? De Sarajevo en Bosnie, de Spalato en Dalmatie, de Zagreb en Croatie, de Lika au nord de la Dalmatie, de Pantchevo dans le Banat, etc. Toutes les contrées serbes de domination austro-hongroise sont représentées. Je les interroge sur ce qu'ils savent de leurs familles. Le regard de plus d'un se rembrunit. « Mon père et mon frère ont été perdus », dit l'un. « Tous les miens avec les enfants ont été déportés depuis le commencement de la guerre et je n'ai aucune nouvelle d'eux », dit un autre. Un troisième sait que sa maison de paysan est brûlée et que toute sa famille a péri. Mais ces soldats-vengeurs rejettent ces tristes visions : ils ne veulent penser qu'à la victoire et à la réalisation du rêve de leurs pères, la création de la grande patrie libre des Serbes, Slovénes et Croates !

Soldats et officiers sont liés d'une étroite amitié qui n'exclut nullement une discipline rigoureuse. Officiers et soldats n'ont-ils pas souffert le même martyre au service de la Grande Cause ? Malgré leur sujétion, les Serbes d'Autriche-Hongrie n'ont jamais perdu l'esprit démocratique de leurs frères libres de Serbie et ils le prouveront lorsque, enfin, la monarchie verrouillée sera par terre et lorsque, de ses décombres, surgira la jeune et vaillante Yougoslavie qui, avant d'exister, se couvrit de gloire.

Si tous ceux, neutres et alliés, qui doutent encore de la nécessité du démembrement de l'Autriche-Hongrie, pouvaient contempler un soir ces Yougoslaves et les entendre chanter en chœur leurs beaux chants, ils sentiraient la puissance de la décision enthousiaste qui les anime contre l'ennemi héréditaire de leurs aspirations nationales et se diraient désormais assurés du succès de la cause soutenue par de tels hommes.

R.-A. REISS

Une Autriche fédéraliste - une impossibilité !

Le « Temps » du 7 août a publié un article de fond sur l'Autriche-Hongrie très remarqué et très applaudi.

« Il ne suffit pas, écrit le « Temps », de vivre jusqu'à la paix pour être sûr de survivre à la guerre. Le correspondant viennois de la « Gazette de Francfort » s'en rend compte, et il conseille à l'Autriche de se réorganiser dès qu'elle aura remis l'épée au fourreau: « On devra, explique-t-il, procéder à une délibération définitive sur la structure de l'Autriche — structure qui a été une des causes les plus importantes de la guerre. » Ce publiciste allemand fait preuve d'une sincérité méritoire, quand il reconnaît ainsi que la guerre est due pour une bonne part à la politique intérieure de l'Autriche. Nous enregistrons volontiers son témoignage, pour l'opposer au mensonge traditionnel, impudent et inutile, que le baron Hussarek a réédité le 29 juillet. Parlant devant la Chambre des seigneurs, en ce jour qui était l'anniversaire du premier bombardement de Belgrade, le président du conseil autrichien a osé dire: « Aucun de ceux qui connaissent les origines du conflit ne doute que la guerre n'ait été pour notre groupe de puissances, dès le plus lointain début, une guerre défensive! » Quel crédit un ministre peut-il espérer auprès de l'opinion mondiale, quand il commence sa carrière par un pareil étalage de mauvaise foi? Mais c'est en vain que le correspondant de la « Gazette de Francfort » s'efforce d'être plus sincère. Les réformes qu'il annonce ne convaincront personne. L'Autriche ne peut passer se réorganiser.

« Dans un organe berlinois de gauche, la « Welt am Montag », M. H. de Gerlach écrivait la semaine dernière qu'une nouvelle orientation s'impose en Autriche: « Contrairement aux déclarations de M. von Seidler, continuait l'écrivain berlinois, cette orientation ne saurait être l'orientation allemande. Avec dix millions d'Allemands seulement en face de dix-huit millions de non-Allemands, le système allemand ferait de ces dix-huit millions d'habitants les ennemis mortels de l'Etat. L'Autriche ne peut subsister que par une orientation autrichienne, c'est-à-dire si chacune de ses huit nations est égale en droits aux autres. — ou, en d'autres termes, si l'Etat unitaire, qui est désormais impossible, se transforme en un Etat fédéral. » Ces réflexions n'expriment pas seulement, comme on pourrait le croire en voyant le nom de leur auteur, les idées d'un penseur isolé. On trouve des suggestions analogues dans plusieurs journaux libéraux ou socialistes d'outre-Rhin, et peut-être cette littérature inquiète-t-elle parfois certains de nos amis italiens. Peut-être entrevoyaient-ils déjà une Autriche fédérale où les Yougoslaves, libres et influents, constitueraient une nation fidèle aux Habsbourg et hostile à l'Italie. Mais ce n'est là qu'un vain épouvantail, dangereux seulement en ce qu'il dissimule le véritable danger.

L'Autriche ne peut pas devenir un Etat fédéral, parce que les Allemands d'Autriche ne le veulent pas.

Le gouvernement autrichien ne fait que tomber de plus en plus sous la domination des partis allemands. C'est toujours auprès d'eux qu'il va chercher son équilibre. Ce sont eux seuls qui peuvent, du jour au lendemain, le renverser définitivement. Car les Allemands d'Autriche tiennent l'administration, la presse, la finance; et ils ont pu créer toute une organisation de soviets patriotiques — les « conseils du peuple » — auxquels les « Dernières Nouvelles de Munich » faisaient allusion quand le baron Hussarek prit le pouvoir.

Si insurmontable qu'elle soit, la résistance des partis allemands n'est d'ailleurs pas le plus puissant des obstacles qui barrent à l'Autriche la route du fédéralisme. Il y a encore la résistance des Magyars. La rivalité de Vienne et de Budapest se traduit par de singulières turpitudes, si l'on en juge par le scandale qui a éclaté les 18 et 19 juillet à la Diète d'Agram, quand un groupe de dénonciateurs qui travaillaient pour l'Autriche a été démasqué avec l'assentiment du ban de Croatie, représentant du gouvernement hongrois. Enfin et par-dessus tout, il y a la résistance de l'Allemagne. Ce ne sont pas seulement des conservateurs prussiens et pangermanistes mais aussi des Allemands du sud et des libéraux qui protestent au nom de l'intérêt allemand contre la formation d'une Autriche fédérale. Dans le « Neues Tagblatt » de Stuttgart, journal progressiste, M. Richard Bahr écrivait le 29 juillet: « Il n'est pas douteux que, le jour où serait créé un Etat fédéral autrichien, la dernière heure de l'alliance avec l'Allemagne aurait sonné. »

« Certes, l'Allemagne ne se figure plus qu'elle étouffera la nationalité yougoslave, et M. Richard Bahr lui-même conseille à ses compatriotes d'aller voir ce qui se passe dans les rues de Laybach. Mais le programme allemand ne consiste plus à écraser les nations slaves. Il consiste à les organiser une à une, sous le prétexte de les « délivrer » et à les faire entrer

ainsi dans la troupe des vassaux qui fourniraient des soldats aux Hohenzollern. L'empire allemand qui ne tolérerait pas une Autriche fédérale s'accommoderait peut-être d'une Yougo-Slavie soi-disant indépendante, taillée sur le modèle de la Lithuanie. Mais de tels projets ne pourraient germer que dans la pénombre des solutions indécentes, et ils ne supporteraient jamais le grand soleil de la liberté.

D'autre part, un socialiste autrichien, Friedrich Austerlitz, exprime la même opinion dans la revue socialiste « Der Kampf » (fascicule juillet).

Voici ce qu'il dit à ce sujet: « Les milieux bourgeois allemands eux-mêmes devraient être convaincus que l'ancienne Autriche est devenue impossible. » Et en proposant le système fédéraliste, l'auteur constate que les Allemands « ... sont bien éloignés de cette idée, car ils sont convaincus qu'ils ont plus qu'aucun autre peuple contribué à cette guerre. En outre, et c'est bien naturel, les partis allemands bourgeois de l'Autriche se sont rapprochés passionnément de l'Allemagne. D'ailleurs pourrait-il en être autrement?... Vu les services rendus à l'Etat et à la dynastie, les Allemands demandent à être payés. »

Quant aux autres nationalités:

« Elles ne contestent nullement leur peu de patriotisme, et que la victoire ne les échauffe guère. Alors, lorsqu'on leur reproche de ne pas aimer suffisamment la patrie, elles répondent que l'Autriche ne s'est pas montrée cordiale envers elles, qu'elle les traite en marâtre. Elles ne rougissent nullement d'être qualifiées de traîtres. En effet l'Etat qui réclame la fidélité doit lui-même en témoigner, et c'est ce qui manque surtout.

La situation dans laquelle se trouve la maison des Habsbourg est la suivante: les uns entendent être récompensés pour s'être montrés bons patriotes. Comme récompense, les Allemands exigent d'être considérés comme le peuple dirigeant; ils sont le seul pivot de l'Etat. Cependant, on ne peut leur donner que ce qu'on prendra aux Slaves.

Du moment qu'il en est ainsi, comment gagner les Slaves à ce fédéralisme (allemand), puisque non seulement ils ne reçoivent rien, mais qu'encore on leur prend tout. Ce problème paraît impossible à résoudre. Effectivement il n'admet pas de solution. »

La Grèce et les bulgarophiles alliés

M. Carapanos, ancien ministre des Affaires Etrangères, interviewé par le « Messenger d'Athènes » sur l'offensive pacifiste des Bulgares correspondant à l'action similaire des Allemands, a déclaré que les bruits d'une volte-face de la Bulgarie furent confirmés par Micholacopoulos, ministre de l'Agriculture, venu de Londres, où il remplissait une mission spéciale. La Bulgarie emploie ses anciens procédés, exerçant le chantage sur les Alliés pour l'obtention de plus gros morceaux sur les territoires de ses voisins et exploitant l'éternelle illusion philobulgare en Angleterre et en Amérique.

M. Carapanos rappelle les conséquences déplorables des illusions balkaniques de l'Entente dans le passé, et comme elles ébranlèrent la confiance de la Grèce; il dit notamment que ces trois années de guerre montrèrent clairement que la politique astucieuse et brutale de la Bulgarie est l'œuvre d'un militarisme ardent, visant à la destruction pour dominer par la violence. M. Carapanos a exprimé l'espoir que cette fois les puissances sauront apprécier la valeur de cette expérience; il a souligné la nécessité pour les petits alliés balkaniques de voir la question élucidée. « Je crois, a-t-il dit, être l'interprète du peuple hellène en demandant qu'on ne lui laisse plus entrevoir la possibilité douloureuse d'un insensé marchandage pour assurer la prédominance d'une race de proie qui tient déjà sous ses griffes sanglantes les populations grecques, roumaines et serbes. On ne doit pas oublier que l'armée grecque se renforce quotidiennement et qu'elle combat sur le front macédonien pour venger les innombrables victimes des atrocités bulgares et la destruction des communautés grecques en Bulgarie. » M. Carapanos préconise une action diplomatique pour éclairer l'opinion des Alliés, insuffisamment instruits sur les droits des Hellènes et sur les nécessités de l'existence de la race hellène et les buts de guerre de la Grèce, inspirés, non par l'égoïsme sacré, mais par les nécessités de son existence et de son indépendance dans la communauté des nations libérées. M. Carapanos exprime la certitude que le bon droit de la Grèce et sa qualité d'alliée la garantiront contre tout danger.

La « Hestia » et la « Patris » reprochent

vivement à certains cercles alliés leurs tendances bulgarophiles et leur propagande en faveur d'une paix avec la Bulgarie aux dépens de la Serbie et de la Grèce. Ils soulignent le caractère loyal de la politique britannique qui est dans les traditions anglaises, et avec lequel de tels projets, rêvés par des gens irresponsables, ne peuvent s'accorder.

Le journal « Embros » d'Athènes, organe très répandu en Grèce et en Orient, écrit l'article suivant que l'Agence de Presse d'Athènes à Berne nous communique:

« On se révolte de l'audace manifestée par certains bulgarophiles anglais hissant en Angleterre le drapeau de la Bulgarie, contre laquelle leurs glorieux frères se battent sur le front de Macédoine et sous le drapeau de l'empire britannique.

« Au moment où tout les peuples alliés, inébranlables dans leur décision, luttent comme un seul peuple pour assurer une paix durable et victorieuse, le groupe des bulgarophiles incorrigibles tend à rompre le front allié, unique, dont font partie les petits Etats, alliés des grands. Ils prétendent que détacher la Bulgarie des Centraux servirait les intérêts de l'Entente et principalement de l'Angleterre. Heureusement ces honteuses propositions ne trouvent aucun écho dans les milieux responsables alliés et nous sommes persuadés que ceux-ci voient, avec indignation, se développer de telles conceptions qui affligent les petits alliés, contre lesquels elles se tournent, et portent par l'émotion qu'elles provoquent préjudice à la lutte des Alliés.

« Les fautes alliées au sujet de la politique balkanique sont si connues que ce serait un manque élémentaire de logique de croire que les Alliés n'ont pas reçu de leçons politiques sages et saines les prévenant de retomber dans les mêmes erreurs. Certes, elle est inoubliable la façon dont les Bulgares se moquèrent de l'Entente, quand la Bulgarie refusa l'offre des territoires serbes et grecs, offre faite pour s'assurer l'amitié et l'alliance du roi Ferdinand depuis allié des Centraux.

« Il est impossible d'admettre qu'on mutilé les territoires nationaux grecs, roumains et serbes pour assouvir l'avidité bulgare et récompenser sa conduite brutale et félonne. Il n'est pas permis d'ignorer combien l'idée des concessions territoriales à la Bulgarie contribua à la crise hellénique et compliqua les relations de la Grèce avec l'Entente. La Bulgarie ne se contente jamais de ce qu'on lui donne, elle est insatiable. La création d'une grande Bulgarie privilégiée, renversant tout équilibre balkanique, provoquerait les pires haines et soulèverait tous les autres pays contre elle. Les bulgarophiles, heureusement peu nombreux en Angleterre, doivent en être avisés: l'hellénisme, ne formant qu'un bloc, se soulèverait intrinsèquement contre une solution hétérodoxe enfanquée par les bulgarophiles. La paix en Orient ne se fera pas aux dépens des petits alliés et au bénéfice d'une brutale et félonne Bulgarie. La paix sera assurée par la réalisation des idéaux alliés en Orient, par les idéaux satisfaisant tous les vœux légitimes nationaux pour lesquels la lutte est engagée et pour lesquels la Grèce est décidée à lutter jusqu'au bout à côté des Alliés.

« La paix sera consolidée quand le loup bulgare se trouvera dans l'impossibilité de porter atteinte à ses voisins et de leur nuire. »

Le même journal « Embros » écrit encore:

« Les bulgarophiles anglais eurent le courage d'excuser les destructions de Anchiolos et de Stenimachos par les Bulgares comme étant des représailles de l'incident de Zagoritsani; mais nous nous demandons quels crimes ont été commis par les Grecs durant la guerre de 1913 contre les Bulgares, pour provoquer les cruautés commises par les Bulgares en Thrace et en Macédoine orientale? Les Bulgares battaient en retraite, massacrant les populations hellènes innocentes, sans défense, incendiant tout sur leur passage. Pourquoi les Bulgares incendièrent-ils Doxato et Serres et tuèrent-ils à coups de baïonnette le Métropolitain grec de Melenico à Demir-Hissar? Qui pourrait donner un tableau des cruautés, des viols, des massacres, des crimes commis par les Bulgares sur les enfants, femmes et vieillards en 1913? Ces crimes ne furent pas commis par des bandes, mais bien par l'armée régulière bulgare. C'est donc à un tel peuple que les bulgarophiles anglais veulent livrer l'hégémonie des Balkans? Tant que le cœur de la Grèce battra dans la poitrine de ses fils, les Bulgares, pas plus que les bulgarophiles incorrigibles, n'auront jamais cette satisfaction. »

Un aveu bulgare

Pour se convaincre de la duplicité bulgare, il suffit de comparer ce que les journaux bulgares écrivaient il y a une année ou deux, avec ce qu'ils écrivent aujourd'hui. Tout le monde sait comment la Bulgarie attaqua la Serbie, dans le dos, au moment où notre pays se défendait désespérément contre les armées austro-allemandes réunies, commandées par le fameux Mackensen et pourvues d'une formidable artillerie. Mais cela n'a pas empêché le tsar Ferdinand de dire au peuple bulgare, en l'appelant aux armes, en 1915, que les Serbes avaient attaqué et envahi la Bulgarie. En 1916, en célébrant l'anniversaire de l'entrée de la Bulgarie en guerre, le roi Ferdinand a lancé un manifeste, où l'on répétait le même mensonge: « Bulgares, disait le roi Ferdinand à ses sujets, aujourd'hui la Bulgarie, avec l'aide des troupes alliées, est parvenue à repousser l'agression de la Serbie contre notre territoire, elle a battu et brisé cette dernière puissance... »

Nous avons souligné en son temps ces tentatives de duper l'opinion publique, tentatives qui seraient impossibles dans tout autre pays que la Bulgarie (voir « La Serbie » du 10 septembre 1916). Or, nous trouvons maintenant dans l'organe de M. Guéchoff, le « Mir », du 3 juillet, un aveu formel des mensonges précédents.

En parlant de la Dobroudja, M. Guéchoff a fait la constatation suivante:

« Nos alliés ne devraient pas oublier que si nous nous sommes mêlés à cette guerre, ce n'est point pour sauvegarder notre existence, mais pour réaliser nos idéaux nationaux — pour réparer l'injustice commise d'une façon ou d'une autre en d'autres temps: que nous n'avons rien réclamé, mais que ce sont au contraire les deux groupes de belligérants qui nous ont proposé des compensations importantes; que personne ne nous menaçait et que personne ne nous forçait à la lutte. »

Il est utile d'enregistrer ce document nouveau de la duplicité bulgare.

Brochures balkaniques¹

Nous lisons dans « La Suisse libérale » du 8 août:

Il en paraît tant qu'elles finissent par lasser. Cependant, celles de Mlle C. Sturzenegger méritent qu'on s'y arrête. Ce sont des témoignages recueillis par un observateur vibrant et rédigés par un écrivain de race. Certaines pages partent de la même veine que les « Carnets d'une infirmière » de Mlle Noëlle Roger. Et cela n'est pas pour nous surprendre, puisque Mlle Sturzenegger n'a pas visité la Serbie comme journaliste, mais bien en sœur de charité. Hélas! depuis quatre ans nous sommes aux horreurs, et notre compassion, trop sollicitée par la guerre de France, tend à s'éteindre quand on lui parle de catastrophes plus lointaines. Nous pressentons bien que le martyre serbe restera l'épisode le plus noir du grand drame contemporain, mais nous oublions volontiers l'amorcelement de douleurs et de ruines que ce record représente. Mlle Sturzenegger a vécu en Serbie en 1912, 1914 et 1915, pendant trois guerres, dont l'une au moins — celle de 1914 contre les Autrichiens — fut un miracle d'énergie heureuse. Un an plus tard, les fruits de cette magnifique défense étaient anéantis. Sous la triple pression allemande, austro-hongroise et bulgare, le petit royaume, progressivement étouffé, entre en agonie. « Jours sombres », écrit Mlle Sturzenegger. Jours implacables, tels qu'une imagination hantée par la Némésis n'en saurait concevoir de plus affreux. Et le pire, c'est qu'on ne découvre pas la faute qui a précipité les Serbes à l'abîme. Vraiment ce peuple est innocent. Tous ceux qui l'ont approché, connu, l'ont aimé. Ses ennemis le traitent de barbare. Il n'est que farouche, parce que toujours menacé. Mais lorsque son âme se défend, toutes les vertus pacifiques y fleurissent. La poésie nationale serbe est parmi les plus hautes et les plus riches. Elle avait intéressé Goethe avant de séduire Spitteler, deux juges dont on ne contestera pas l'impartialité. Pourquoi faut-il que la plus écrasante défaite pèse justement sur ce pays? C'est la question qui nous étirent à la lecture des récits de Mlle Sturzenegger. D'autre part, on constate avec inquiétude que les belligérants des deux camps gardent le silence sur le problème de la reconstitution serbe. Sans doute, le cas de la Serbie n'est pas exactement comparable à celui de la Belgique, et l'on peut désirer que la revanche de la neutralité violée passe avant la restauration du petit royaume balkanique. Tout de même, la première appelle la seconde et ce serait la faillite de toute justice internationale, la mort dans l'œuf de la Société des Nations, si les Serbes ne recevaient pas, au règlement de la paix, le prix de leurs souffrances.

Ce jour-là, il faudra que les ambitions de l'Autriche, de la Bulgarie et de l'Italie s'effacent devant le respect dû à une race qui ne veut pas mourir, et qui, plus qu'aucune autre, est digne de vivre, si le droit à la vie se mesure à l'esprit de sacrifice.

Par son courage à défendre ces idées réparatrices, Mlle Sturzenegger est au premier rang des serviteurs de l'humanité. Sa plume, naturellement éloquent, acquiert un surcroît de prestige puisqu'une main la tient qui, d'abord, s'est penchée secourable sur les misères décriées.

B. M.

(1) Par Mlle C. Sturzenegger: « Serbien im europäischen Kriege 1914-1915 », « Serbien », Dünke Tage 1915-1916; « Licht in die Wirren des Balkans 1917 », Zurich, Orell Füssli, éditeurs. Les mêmes en français.